

Filigranes

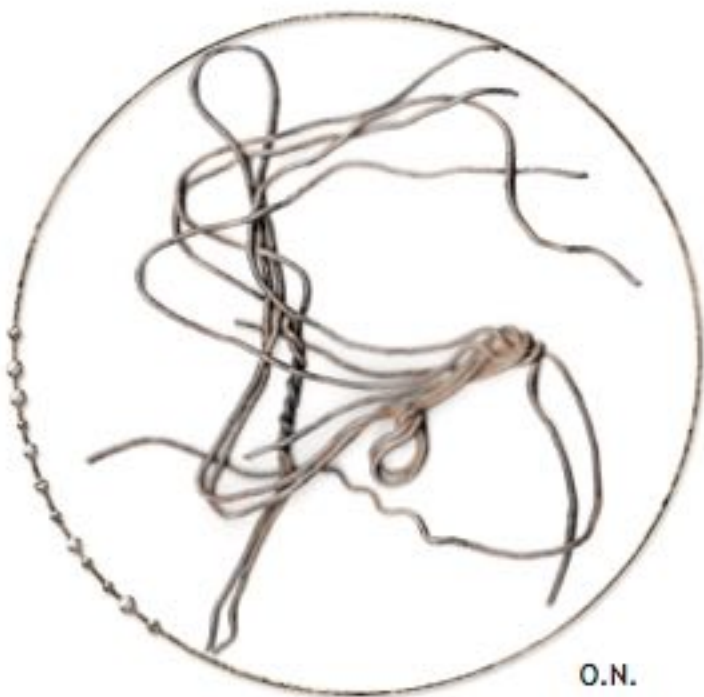
Revue d'écritures



Filigranes

86

PAS SI SIMPLE, LE MONDE 3



O.N.

Vagants
extravagants

HOMMAGE À
ODETTE NEUMAYER

granes

Vagants

extravagants

HOMMAGE À ODETTE NEUMAYER

..... *Viens le temps où les plus proches nous quittent...*

DIS VAGUES

..... Françoise Salamand-Parker (p.12) Bernard Morens (p.13)
..... Teresa Assude (p.14) Arlette Anave (p.15) Natalie Rasson
..... (p.16) Anne-Marie Suire (p.18) Claude Barrère (p.20)

VOYAGE VOYAGE

..... Geneviève Liautard (p.22) Marie-Claude Fournier (p.24)
..... Pascale Maquestiau (p.25) Jeannine Anziani (p.26)
..... Christian Castry (p.28) Marie-Christiane Raygot (p.29)
..... Stanislas Netter (p.30)

CURSIVES

..... *Traverser la différence*
..... Entretien avec Malibert autour d'une pratique d'écriture à trois
..... (p.31)

ÇA CHEMINE

..... Geneviève Bertrand (p.42) Stéphane Bernard (p.44)
..... Madjid Laribi (p.45) Jean-Jacques Maredi (p.46)
..... Patricia Lejeune (p.47) Chantal Blanc (p.48)
..... Nicole Digier (p.49) Claude Ollive (p.50)
..... Christiane Lapeyre (p.51) Annie Christau (p.52)
..... Agnes Petit (p.53) Michel Neumayer (p.54)

GRAPHISMES (COUVERTURE ET PAGES INTÉRIEURES)

..... Odette Neumayer, *De fils et de fer* (Une collection plastique)



*Vient le temps où les plus proches nous quittent.
Amis, compagnes, compagnons partis pour l'ultime voyage,
en quel extravagant pays un jour vous retrouver ?*

*Travail obstiné de la langue,
Partage de nos mémoires,
Est-ce là le fin mot de notre histoire ?*

La disparition d'Odette Neumayer, le 3 septembre 2013,
au tout début d'un automne dont, face à la maladie,
nous espérions douceur et apaisement, a frappé
Filigranes de plein fouet.

Odette, co-fondatrice de la revue avec André Bellatorre,
André Cas et Michel Neumayer, reste dans le cœur et la
mémoire de tous ceux qui l'ont connue comme celle qui
les a accueillis, leur a ouvert les portes de l'écriture et
de la pensée dans la confiance en soi et en l'autre.

Elle qui fut enseignante en lycée professionnel,
formatrice d'adulte, inventeuse d'ateliers croisant travail
de la langue et arts plastiques, auteure et photographe,
portait haut et fort, avec sourire, douceur et fermeté,
son engagement de femme au profit des exclus de l'école
et de la culture, réveillant en chacun, à chaque nouvelle
rencontre, le désir de savoir, de produire, de coopérer.

Avec Michel, elle a écrit de nombreux articles, collaboré à différentes publications, notamment *Dialogue*, la revue du Groupe Français d'Éducation Nouvelle dont elle fut dès 1972 un membre fidèle et actif, en Provence et au-delà.

Plusieurs livres portent sa signature et éclairent en quoi création, éthique et culture de paix lui ont toujours été indissociables.

Les épreuves qu'aux heures les plus sombres du XXème siècle connurent certains des siens ont forgé l'esprit d'une citoyenne avide de savoir, de justice et d'équité. Odette n'en a été que plus sensible encore aux mystères de l'âme humaine ; à la possibilité d'une langue de résistance poétique qui retient l'expérience, qui dit le don et s'oppose à l'oubli. Du monde, elle a cherché, en dépit de tout, *l'intraitable beauté*, selon la formule d'Édouard Glissant, l'un de ses auteurs préférés.

Filigranes était son enfant et son bonheur. Entre inventivité et rigueur, elle y a exercé quelques-uns de ses talents : de l'écriture d'éditos et de textes à l'illustration ; de l'animation du collectif à l'archive ; sans jamais oublier toutes les autres tâches que requiert, dans la durée, un projet collaboratif de cette nature.

Odette a eu trois filles, a accueilli en son cœur les deux filles de Michel, a aimé être grand-mère de 7 petits enfants.

Nous voici aujourd'hui orphelins radicaux de son intelligence lucide, retenue, infiniment inventive.

Filigranes, novembre 2013

J'ai mis Emma en chantier,
elle a ri et veut s'appeler Eva

Abolir facile
Le jeu docile
Si j'osais
(Partage à la lame)
Emma m'amarrer
À votre arc en cils
Servitude exquise
Fever garantie for ever

Délicieuse nostalgie
Du double, cachée
Derrière le rébus
Des fontaines
Dans le réseau
Des fleurs
D'eau
Dissimulée, crois-tu,
Parfaitement aux regards

IL
Femme,
Abri frais,
Follement inaccessible

Je cherche de mon sextant
Le cap chaud de ta raison
Dégrafée
Ma seule ambition, à moi
Le capitaine,
Est de venir à bout
De ta braise

ELLE
Quelques secondes de faim
Et je succombe
D'une balle absolue
Tirée au cœur

Donc,
Vénus contre-attaque !
Invitation à vivre
La fuite ou la passion ?
Voluptueuse victoire

Et je renaiss, Ô, bleu du ciel !
Avec juste ce qu'il faut
De peau douce

Transaction

Tout se passe à table. Une toute petite table qui ne paye pas de mine, qui rapproche au lieu d'éloigner, car il s'agit d'accumuler l'inappréciable confiance, de la déposer sur un mince plateau de velours noir.

Le sel de la terre achève là son périple, dépouillé de sa gangue, lavé de sa sueur.

Le secret de famille, le cadeau d'amour, l'inestimable, le ruineux, aboutissent là, se font lorgner, peser, repousser, poser et reposer.

C'est un jeu qui se joue à deux. Plus, ce serait trop !

Les choses se préciseront dans l'après-coup, quand l'un des deux aura quitté, que le dialogue aura eu lieu, parlant de l'écart entre ce qui doit être accompli, comment il peut l'être, pourquoi il l'a été ? Un échange s'est produit, générateur d'énergie, de larmes peut-être, de projet et de soulagement.

Ce n'est pas le travail de la terre, et pourtant !

Filigranes N° 70 "Mondes industriels" (2009)

Cela

"Rien, au fond, ne compte que de découvrir un univers secret et invisible ou que d'être, à tout le moins, autorisé à y frapper..." Nelly Sachs

Image et sens, droit au cerveau, prennent l'âme, émeuvent aux larmes. Quoi de plus proche et de plus lointain en même temps ? Connaître à travers un mur de verre, sans jamais s'approcher, parce qu'on n'en a pas le droit, parce que *cela*, cette histoire leur appartient. Ils nous en tiennent à l'écart. Avec raison, ils nous épargnent l'enfer. Point aveugle de notre relation. Savoir, de source sûre et tutélaire que *cela* eût lieu. N'avoir pas le droit d'en parler. *Cela*, quand on ne l'a pas vécu, on ne peut qu'éluder, détourner l'attention du lecteur et la sienne propre par une pirouette, une plaisanterie, un textelet (comme on dit d'un roitelet, prince sans majesté). Un manteau de cendres et de froid a tout recouvert. Peut-être, un jour, oserons-nous en soulever un coin, très vite, avec l'intuition d'y avoir rendez-vous avec le mal absolu.

Filigranes N°76 "Tapis de la mémoire" (2010)

L'appel des sirènes

You Tube proposait de télécharger gratuitement des documentaires. Évidemment, son regard s'arrête sur celui-là, en noir et blanc, rayé. Ce film le renvoie une fois de plus à un monde secret qui ne le quitte pas. Il sait de source sûre que sa vie a commencé là, à ce moment-là.

Il avait cinq ans à l'époque des événements. Trop tôt pour se souvenir. Juste ce tremblement que déclenche une sirène - n'importe quelle sirène - à son corps défendant. Mais, pourtant, il lui semble qu'il a tout vu ! Tout retenu ! Pas une nudité ne lui a échappé, pas un balancement, pas une gorge ouverte sur un cri. Pas un silence. Il a tout vu, tout entendu ! Même s'il ne voulait rien savoir de ce qui hantait ses nuits.

Rien savoir, mais tout comprendre encore et encore ! Tout lire sur la question, ne jamais se lasser de relire - d'ailleurs, bien malin qui peut échapper à ces livres, à ces films, à ces photos - et voilà maintenant que la vidéo s'y met !

Lui, le non témoin, voudrait témoigner pour ceux qui sont venus "après", fils et filles de cette histoire, héritiers de ce monde ravagé. Dire la terreur diffuse inscrite au plus profond, la peur que "cela", un jour, ne recommence : les alertes, le vide, l'absence au goût d'abandon, tout ce qu'un enfant ressent et n'oublie pas. Pour ne pas tourner la page, pour refuser le déni, poser l'humain, affirmer la loi, la confiance.

Il voudrait trouver un moyen de le dire à You Tube ! Ou mieux, l'écrire, mais ce n'est pas si simple de dire au-delà des mots et pourtant avec des mots.

Filigranes N°75 "Preuves obstinées" (2009)



Là-bas où le destin...

Le titre n'est pas inachevé
Il est dans ma mémoire
Au cas où, par inadvertance,
Un destin borgne se retournant
Refermerait encore cette
Porte-là.
L'œil est vif.
Au centre, dans un
Visage d'abord impensé,

Une énergie rouge s'est nouée
Dans la gorge ou dans le
Cerveau gauche.
La bouche blafarde et triste
Est absente.
Des cendres-là se sont agglutinées
En à-plats qui font traces
En à-plats qui font masse.

*Aubagne (Stage GFEN écriture / arts plastiques - 23.02.98)
Hommage à ceux qui ont connu la déportation et les camps de la mort.*

A la place susdite

De glissées en remontées
De lettres en vocable
D'origine en abandon
Deux cercles
Agencent l'infini
De la dette au don

Filigranes N°54 "Je soussigné(e)" (2002)

Quinson

Sous ton grand front buté
Fragiles entendements

Velue
Incertaine,
Étrange silhouette

Frère en humanité
Aux parois des ténèbres
Esquissant tes soleils

Partout je vois ta main
Rouge, ocre, de noir cernée

Main de sang
Main de deuil
Main d'espoir

Lance au poing
Si frêle
Qu'elle s'est brisée !

Piétiné depuis l'éternité
Gelé, encapé d'herbes
Nu dans tes peaux cousues

Homme à terre érigé
Vivant, muséal

Je te garde en mémoire
Sous mon grand front bombé !

*Filigranes N°51
"Raisons d'enfance" (2001)
Musée de la préhistoire de Quinson
Alpes de Haute Provence (04)*

Prière de tous les instants

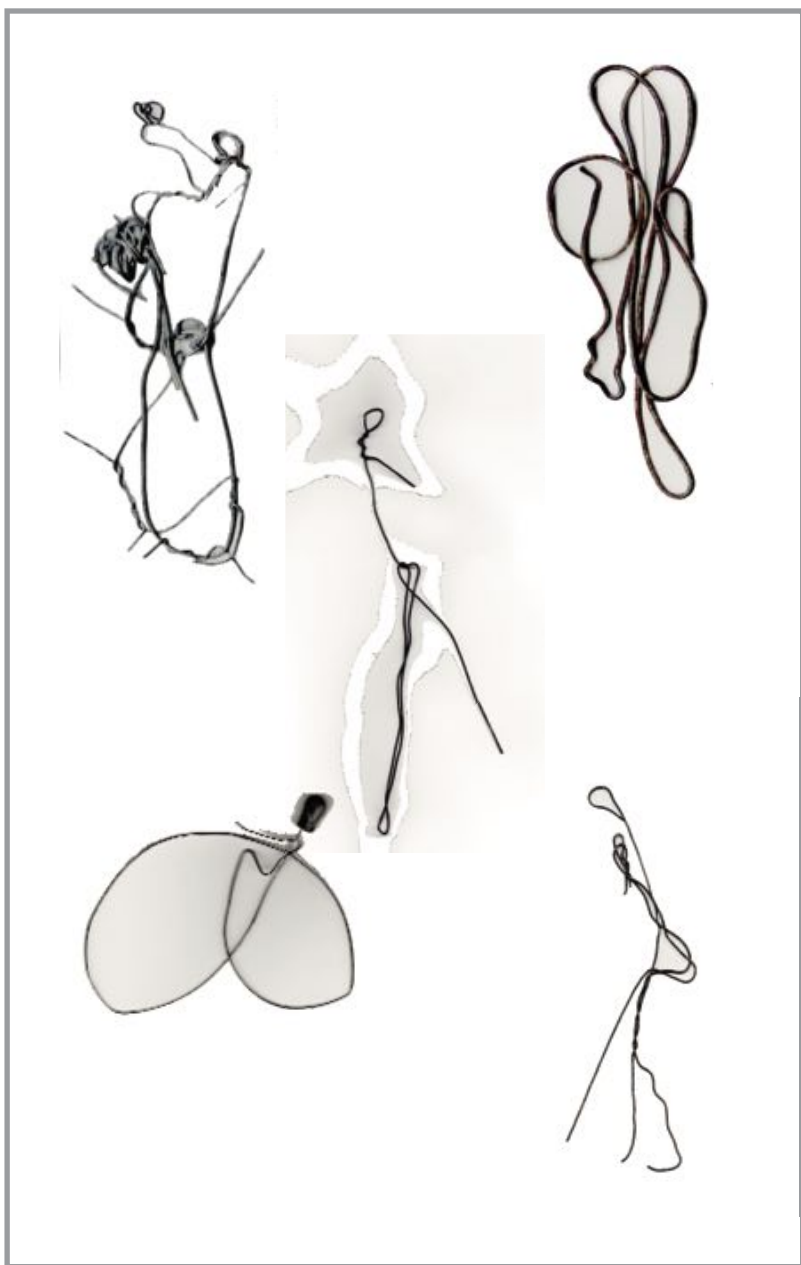
Les yeux grands ouverts,
Allant de tout,
À l'une
Car l'une il y a,
Tous les chemins vous
Le diront,
Prière, pour qu'il en reste
Un jour
Autre chose que des cendres...
Sur les chemins désertés de l'enfance.
Heureusement - Heureusement.

Filigranes N°46 "Je m' souviens du XXème" (2003)

Vieillir

Apprendre à...
Se poser la question non pas du quand, mais du comment ?
Voir la fin avec aménité sans désespoir ni anxiété,
tranquillement, comme une chose normale.
Ne pas se laisser surprendre, mais avoir préparé
l'événement, en vivant mieux, plus intensément
ou plus consciemment.
Surveiller l'arrivée du printemps,
comme si c'était le dernier à éclore.
Être à l'affût des petits plaisirs de la vie,
les monter en épingle. S'en faire joie.
Partager les bons moments.

13 mars 2011 (non publié)



Odette Neumayer, *De fil et de fer*



Vagants extravagants

Depuis la nuit des temps, depuis Lucie et peut-être bien avant, vous parcourez le monde, franchissez les grandes failles, longez les lignes de crêtes comme autant de lignes de vie. Infatigables voyageurs, femmes en marche, hommes de la migration, enfants du dépaysement, c'est votre atavique mémoire qui coule sous notre peau, fuit jusqu'au bout de nos doigts là où sous la plume nous échappent les mots.

Gelsomina, Wilhelm, Anton, Sindbad, Nicolas, Balthazar sont vos noms. Nous parlons de vous comme de nos frères. Impénétrables sont les chemins qui mènent jusqu'à votre cœur. Nous évoquons vos joies et vos peines. Ce sont les nôtres qui nos hantent.

Nous rêvions d'un monde où les savoirs seraient de miel. Nous vous suivions sur les routes, explorateurs de continents. Vos *voyage(s) d'hiver*, vos romans d'apprentissage, votre *usage du monde* étaient notre boussole. Vos yeux, notre fenêtre sur l'inconnu.

Un autre temps est arrivé. Vie et mort en vous se défont. Proximité et distance se bousculent. Vos destins singuliers augmentent notre présent. Où est le Sud ? Où est le Nord ? Où est l'étoile qu'ensemble nous cherchons ?

Surprise, plaisir, mélancolie, tristesse. Du voyage, de l'errance, de la découverte, à notre tour nous faisons complainte, méditation, poème, éloge, sarabande donnant forme à nos espoirs, nos rêves et nos peurs. Nous inventons nos mots à l'écoute de vos mondes.

Nos écrits, offrande sans retour à vos visages ? Solitaires, solidaires ? C'est notre image clivée, vagants, qu'en votre miroir vous nous présentez.

Filigranes, novembre 2013 (M N)

VAGRABONDAGES

(non, il n'y a pas d'erreur dans le titre !)

Aller ça et là
Oui mais là c'est sale
Sale et là ça va
Puisque ça s'en va

Alors il s'en va
À petits pas de ci de là
C'est là d'où ça s'en vient
De l'autre côté de la mer
Salée là où ça va
Pour ceux-là qui s'en viennent
De l'autre côté de la mer
De là où ça va pas

Frontière liquide de béton
Liberté où est donc ton nom ?
Le bateau tangue dans les vagues
Le bateau gîte et il dessale
Là sera le creux tombeau
De ceux qui s'extravaguent
Sans savoir où
De-ci de-là

*F. S-P.
novembre 2013*

Comme les graines,
le vent sème des signes, clous de lumière.
Répète.
Dans l'espace, où vont-ils se planter ?
Ressasse.
Où des mains d'ombre se cachent,
ruches peut-être où se fait un miel noir
plus limpide que l'aube.
D' quel côté j'veis ?

B. M.

Silhouettes

Divagations entre deux vagues qui éclatent
Se laisser porter entre écume et grondement
Colères enfouies dans les entrailles
Caresses sablonneuses

Qu'avez-vous à nous dire ?

Des nuages se déplacent
Des formes étranges
Des souvenirs bizarres éclosent
Une lumière perce entre deux averses
Attraper au vol ces petites gouttes qui touchent la peau
Abandon au creux de la vague
Aller au delà de ce qu'on voit

Qu'avez-vous à nous dire ?

Des nuages se déplacent
Lourds, légers
Des pensées vaguent
Et s'élancent jusque là
Des figures éphémères, des animaux fantastiques
Le moment d'un regard
Déjà l'horizon se démarque
Chercher le mot face à la détresse
Contours des corps enfouis

Des nuages se font et se défont
Myriades d'oiseaux envoûtés
Guetter les reflets lorsqu'ils déclinent
Le ciel transpercé par le bleu

Nuages blancs, gris, noirs
Pensées infinies
Rêves nomades

Rêves

Ce n'est pas parce qu'ils sont absurdes
qu'ils peuvent dérober l'infini
comme de petits cancers
dans votre nuit

Ce n'est pas parce qu'ils sont libres
de folâtrer sans gravité
qu'ils échappent aux lettres
de nos désirs

Innocents,
Ils devancent le jour, déballés, muets
satisfaits de leur clôture.
Leurs mirages
se prennent dans la boue,
ont la couleur du sang

Eparpillés dans le sommeil
au bord de nos yeux endormis
à peine formulés, ils s'écrasent
sur nos mémoires
et cognent pour être entendus
Promesse de fiction.

A. A.

A l'homme branche

Je ne me rappelais pas que tu étais si belle, lui avait-il dit.

Elle avait souri, pour qu'il sourie à son tour. Dans son souvenir à elle, il était plus droit encore. Ce qu'elle n'avait pas oublié, c'était son sourire, si entier, qui avait laissé à la longue une trace rassurante sur sa joue. Elle avait également en tête la tache brune qui marquait le blanc de son œil, à droite, quelque chose qui disait le dénuement, mais aussi la ferme décision d'être là.

Il y avait ses mains fines aussi qui, elles, ne disaient nullement les heures passées depuis plus de vingt ans à enduire les façades de la ville. Des mains fines, douces, foncées, des mains qui démentaient le reste, ou jetaient un doute.

Elle avait décidé qu'il était son attache dans cette ville, comme Sylvie l'était à Montpellier, Stijn à Ostende, Hbiba à Tanger ou Marco à Paris... Un ami dans chaque port, cueilli au hasard un jour de nez au vent, qu'on laisse derrière quand on quitte, comme ça on a envie de revenir.

Elle s'était dit que Mimoun vaudrait qu'elle écrive un livre avec lui, même s'il ne savait pas lire, parce qu'il parlait si bien de la mer, des heures qu'il passait à regarder passer les bateaux qui quittaient le port, du plaisir du corps quand on peint un mur... Et pourtant, le jour de leur première rencontre, elle l'avait baptisé l'homme sans mots. C'est étrange, vous savez, un homme qui parle si bien avec si peu de mots à disposition. C'est un peu comme une serviette de douche qui n'essuie pas vraiment : vous vous retrouvez tout humide, comme touché par une rosée. D'ailleurs, ne lui avait-il pas dit, lorsqu'elle était apparue sur le seuil après la douche : "C'est joli, les gens propres." Et puis, elle savait depuis toujours qu'elle reviendrait se cogner contre ce silence glissé dans les mots.

Dans l'avion qui la menait vers le sud, elle s'était demandé comment elle pourrait lui faire place dans sa vie s'il décidait un jour de venir lui rendre visite à son tour. Elle avait peur qu'il soit malheureux loin de la mer et de cette ville qu'il disait être sa mère. Mais l'heure n'était pas au futur, même improbable.

Mimoun était là, son sourire l'invitait sur son territoire à lui et il était totalement important de décider s'il était mieux de partir pêcher en prenant la navette fluviale ou par le train, plus long, mais qui vous emmenait là où il n'y avait personne ! Le reste se révélerait dans un "à suivre" qui se situait exactement à l'endroit de la question de Mimoun : "A quelle heure est le décalage de ton avion lundi ? "

Plus tard, ce fut l'image de l'homme branche qui s'était révélée dans le bain acide de son souvenir. Quelque chose de fin, d'un peu rigide, où les nœuds et les courbes indiquaient les lieux de la vie où l'homme avait dû courber la tête. Des plis qui résistaient aux questions. Une présence qui résistait aux attentes. Mimoun était là sans concession, bien sûr.

Mimoun n'aimait pas les livres qu'elle avait emportés dans son sac. Ce n'était pas une question d'amour, évidemment, mais une femme qui lit, est-ce qu'elle est là ? Mimoun valait un livre. Elle le savait de science exacte. Les plis de l'homme racontaient à leur insu la casbah de son enfance, le départ si tôt de ses parents victimes de la guerre civile, l'exil solitaire à 16 ans, les stratégies pour survivre à l'humiliation, une maison dans la montagne, les heures bues devant la mer avec son ami Mohski et une bouteille de whisky, l'absence de la femme, l'amour de ses rues et du vent qui y souffle, les bruits de la nuit qui empêchent de dormir, les rêves vécus, la division des races, la confiance du sourire parce qu'être là, bien sûr.

N. R.

La Chute des Anges Rebelles

*Pieter BRUEGHEL, Huile sur bois 117x162cm - 1562.
Musées royaux des Beaux-arts de BRUXELLES*

Déchus. Où vont les Anges ?

Les corps écornés pullulent dans le cloaque des éthers noirs.
Nus, couverts.
Ventres à vue,
Tendus. L'un, fendu par la lame du couteau, sous le drap
Rouge noué, enfante des œufs.
Turbulence des protubérances brunes et racines
Comme flagelles dressées, dans l'obscurité qui aspire.
Tourbillonne le vent des sphères célestes.
Culs sans tête, corps à cul, jambes levées.
Arborescences de bras en branches,
Pics, pinces, pointes.
Un tubercule coiffé porte les ailes d'un papillon de nuit,
Un anneau blanc le cintre,
Sous les sépales roses de sa robe glisse son long pistil vert.
Les monstres grouillent et grenouilles fantasques,
Mutants démâtés. P r é c i p i t é.
Mi humain, mi végétal, animal hybride, objGens,
griffonLion, singÉcharpe, reptileRat
Poiscaille, vielleinsecte, armurenfleur.

- COHUE des COULEURS -

L'œuf-baudruche dégorge des branches,
Le buste tronqué est casqué d'un heaume.
En garde, de dos le couvre-chef-en-fer-et-deux-boucliers-de-bois.
Les bras abracadabrants brandissent dans le tumulte
Lance, sabre,
Queues que l'un et l'autre se tiennent.
Bouches béantes,

Un séraphin maudit, en pédoncule rouge
Sous la cape noire d'une carapace,
Souffle long dans le hautbois,
Qui porte étendard troué.
Deux moules géantes font ailes au poisson à pincés.
Les arrière-trains effrontés sont brandis comme boussole.

La confusion H a l l u c i n é e
Des légions en culbute,
Happées
Vers les sommets inversés des gouffres.
Les être-Anges de Bric et de Broc ERRENT
Par contumace,
À hue et à dia tirés dans les airs sans bornage.

A-M. S.

Demi-visage

*pour Serge SALLAN, sculpteur
en accompagnement à sa sculpture en pierre du Lot*

ce qui (T)'envisage
de jeunesse nubile

Antigone du Dégagement

à soi-même plus pure
d'être la sœur élue

Destinée pour le Regard

où vient mourir
d'arête pâle
la courbe
le méplat de joue
sous l'arcade
du soir

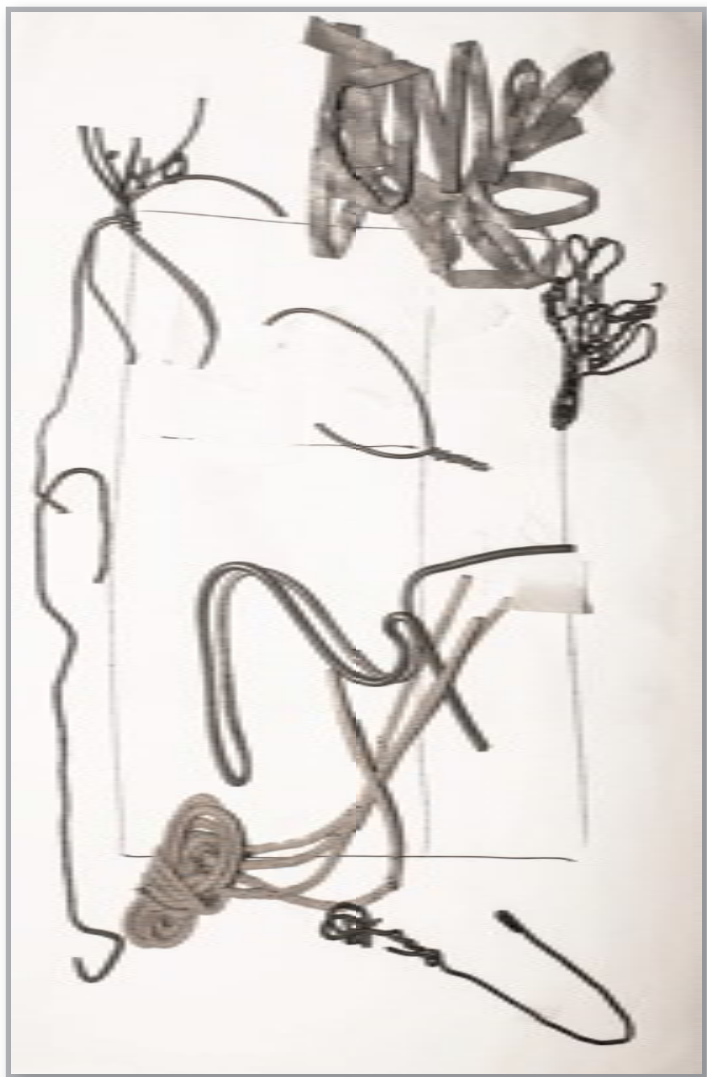
au déport
de chevelure à crénelier
Part Manquante

selon l'écho
qui (T)'inventera

à frise-lumière
dans l'évidement sculpté

en plénitude
Femme

*Cl. B.
(28/10/2013)*



Odette Neumayer, *De fil et de fer*

À mi-chemin
point de rupture

au camp de base
les provisions sont déposées
la charge a été répartie sur les épaules
de ceux qui savent la route
de ceux qui peuvent guider

et puis il faut partir seule
le sommet apparaît à peine

lointain
redouté
redoutable

l'inconnu

partir
quitter

la sécurité du bivouac
la chaleur du foyer

c'est un peu lâcher la main

affronter le froid irrémédiable
prendre la réalité en plein cœur

alors tentation est grande de renoncer

de redescendre

Tu rappelles l'enfance
et c'est le vide qui répond

Le vide dit le poète est de l'air qui se mêle à l'air
un creuset plus rempli que l'espoir
mais tu n'en sais rien

Vide et plein

Comme la chevelure indécise de l'aube qui se dénoue

Plein et vide

Comme la chevelure indécise du crépuscule qui se noue

Tu rappelles l'enfance
mais ton corps te précède
ne sait plus
où accrocher sa mue

offre une face claire une face sombre
comme le tremble dans le vent

Tu ne reconnais pas ce visage
le voudrais autre et le même à la fois
contour flouté que tu cernes de noir

Enfant et femme à mi-chemin
tu essaies de faire ton travail de vivre
en traînant les pieds

L'oiseau solitaire
porte avec lui son drapeau
affirmation du rouge sur l'arbre défeuillé

Le brandir comme un rire
et sur ses ailes te hisser

Faire tien son chant

ta liberté

G. L.

2^{ème} partie
Voyage
voyage

Entre deux mondes

Ali, berger nomade, accompagne le bétail en transhumance au sud de l'Algérie, cheminant parfois jusqu'à la Méditerranée. Il a un fort besoin d'ailleurs et s'engage dans l'Armée Française où il apprend à lire, à écrire pour pouvoir intégrer les ordres. Il participe à la Seconde Guerre Mondiale. Blessé, il regagne l'Algérie, fonde une famille et gère un commerce. Plus tard, un de ses fils témoignera de ses capacités intellectuelles et de son attachement aux principes de l'Islam modéré.

Sa foi lui a donné une force et un charisme admirés par ses enfants. Son équilibre s'est construit sur des valeurs telles que "nature" et "famille". Il initie ses enfants à la religion musulmane pour une éducation de respect. Ancien soldat, il organise le dimanche "une revue" de ses fils alignés.

Au début du conflit franco-algérien, il aurait souhaité une cohabitation des différentes communautés avec une véritable citoyenneté pour tous. Quand les relations se dégradent en 1954, il émigre en France, fidèle à son passé militaire et à ses souvenirs du sol français. La famille s'installe dans un village de l'Ain.

Les fils scolarisés apprennent rapidement le français et nouent de bonnes relations avec les enfants d'agriculteurs voisins. Ils vivent cependant entre deux mondes : l'Algérie riche en souvenirs, mais subissant des événements de guerre navrants impliquant familles et amis ; la France paisible offrant une ambiance de nouveauté, grâce à la scolarité et à toutes les activités de loisirs proposées.

La famille s'installe entre ville et campagne, ne souffre pas des écarts entre cultures différentes. La proximité de la nature, un retour à l'élevage de chèvres, la culture du jardin limitent le déracinement.

Lors de l'indépendance de l'Algérie, leurs sentiments sont mélangés : en tant qu'émigrés, ils sont heureux de pouvoir rester en France, mais le père regrette le départ contraint des Français du sol algérien.

La vie paisible se poursuit dans la campagne française et les plaisirs futurs, programmés "dans les deux mondes", sont les baignades folles dans le cours de l'Ain et les vacances dans une Algérie en paix.

Mémoire en pointillés

Je garde en mémoire les cartes de géographie et leurs petites croix pour indiquer les frontières. Le chant de Wallons à la fête de fin d'année annonçait la clôture de la période scolaire et la fermeture de la communale. Papa baissait les volets, fermait le gaz, coupait l'eau. Nous partions camper un mois et nous traversions la frontière en voiture. Je garde en mémoire les cartes routières qui nous amenaient la magie de la destination inconnue.

Je garde en mémoire l'arrivée nocturne sur le tarmac de l'Alto en Bolivie. L'air sec et glacé à quatre milles mètres d'altitude, coupe le souffle.

Je garde en mémoire quelques lamas recouverts de brume dans ce pays si proche du ciel que l'on confond brumes et nuages. Les femmes façonnent les formes et donnent des couleurs : l'ovale des fromages, l'arrondi des lourdes jupes de velours ; les carrés d'aguay¹ pliés en triangle enferment leurs feuilles de cocas ou leur wawita². Dans la ville de La Paz, tout semble perché en équilibre. Et moi le suis-je aussi en équilibre dans ce taxi qui suit une des veines de la montagne ?

Je garde en mémoire Valentina dont les yeux en amande rient pendant qu'elle s'essuie les mains sur son tablier.

Je garde en mémoire le bruit des pièces de majong qui tombent sur la table et les discussions enfumées qui s'en suivent lors de notre traversée de Xiamen à Hong Kong. Je garde en mémoire les appels aux prières des minarets d'Alep, les bruits des norias à Oms en Syrie. Je garde en mémoire les clameurs des hommes devant leur match de foot après l'asado³ du dimanche midi. Je garde en mémoire que les hommes peuvent vivre en paix un peu partout.

Que les hommes peuvent être des pères qui organisent des vacances avec leurs enfants. Que les femmes partagent avec plaisir leurs quotidiens.

Que les autres ont des cultures qui peuvent réveiller notre goût d'exotisme.

Que le regard étonne et n'a la rancœur ennemie.

Je garde en mémoire que toute petite je voulais effacer les pointillés des frontières car je n'aimais pas les études scolaires. Je préférais rêver d'un seul pays dans un monde appelé Terre.

Aujourd'hui je prépare mes demandes de visa pour aller parler avec des hommes qui soignent, des femmes qui sont violées.

Eux avec Elles relèvent le défi de la paix.

P. M.

(1) tissu de plusieurs couleurs (2) bébé en quetchua (3) grillage

Une supposition

*"... Comment savoir ce que nous sommes :
le musicien ou l'instrument. Si c'est nous qui
marchons les yeux tournés vers l'ombre longue
derrière nous, ou si c'est elle qui nous pousse..."*
Yorgos Thémelis¹

Le corps se tend. La tête ? Esquisse un pas en avant ! Mais les pas...
Les pas l'amènent seulement à quelques pas. Le voyage ne se fera.
Encore point.

Ah ! si...

Si ? Note de musique du début d'une ballade ?

Pauvre poème lyrique d'une seule note !

Ah ! si... sa vie, ciel bleu, ciel gris. Si sa vie l'emmenait ailleurs,
passé en bandoulière, des étoiles plein les mains et l'appétit
dans l'esprit.

Ah ! Son voyage brodé d'espoir, rêverie récurrente, obsédante.

Plus le temps s'égrène, plus le désir se fait lancinant.

"Son" VOYAGE au pays des dieux... apodictique ! Choisir les dieux
plutôt que le diable n'est-ce-pas ? Ensuite, son périple a une raison
d'être. Mais y a-t-il vraiment besoin d'une raison ?

En tout cas, à défaut de boucler les valises, la pérégrination, elle,
est magistralement bouclée... dans sa caboche ! Y croire.

L'avion se posera

ICI. Déjà, se trouver dans l'immense oiseau de fer sera... extraordi-
naire.

ICI, passer deux jours, peut-être trois. Pour l'imprégnation et
laisser les chimères fantasques et ces effrontées d'émotions
impudiques la porter quelques siècles en arrière,
à la recherche de...

Puis, il faudra goûter aux aubergines ! C'est la ville de l'aubergine.
Inouï serait de trouver un endroit où les multiples recettes se
seraient perpétuées.

L'étape 2 consistera en la location d'une automobile.

Parce que, voyez-vous, pour battre la campagne ponctuée de cyprès au garde-à-vous, découvrir les villages avec leurs maisons aux volets couleur d'azur pur, suivre les rivages escarpés, hors de question d'emprunter un car farci à ras bord de touristes. Non voyons ! Depuis le nombre de saisons qu'elle le parcourt en songe, le pays des vignes, de la philosophie et de l'aurige de Delphes, elle y est chez elle.

Chez elle, elle se sent, pour tant et tant de causes. Donc, dans sa contrée, élémentaire, ils circuleront, dans "leur char", plus intime quand les yeux perleront.

Après ? À eux les routes sinueuses cernées de pacifiques bataillons d'oliviers aux feuilles argentées. Musarder, zigzaguer en surplomb de la mer Égée, sous les souffles de l'étésien, plus connu sous le nom turc de meltem. Et, en attendant d'embarquer pour les chapelets d'îles mythiques à portée de regard, elle lira à voix haute au compagnon assez romantique pour avoir adopté son rêve, un poème de Yorgos Thémelis.

Le soir venu, ils feront halte dans des tavernes chaleureuses où ils s'enivreront d'un blanc frais et léger comme l'écume. Le monde en son entier peut-il être contenu dans une bouteille de résiné ?

*"J'étais comme une reine
Assise à ses côtés
Parmi les hommes d'Athènes
Qui fument le narguilé
Et boivent le vin résiné".*

Mélina Mercouri

J. A.

(1) *Itinéraire - Paroles échangées*, Yorgos Thémelis

Voyage en Pays Cathare

Les chemins bordés de vignes et de figuiers
Les sentiers caillouteux qui serpentent
Les sous-bois de hêtres et de buis
Les montées à travers les chênes verts et les pins sylvestres
Nous conduisent à l'assaut des "Châteaux Cathares"

Forteresses, citadelles, nids d'aigles
Ancrés aux cimes vertigineuses
D'éperons et de pitons rocheux
Révèleront-ils les vestiges de l'Histoire

Trouverons-nous les traces des batailles anciennes
L'écho sinistre du tumulte des armes
De la déferlante tyrannique des croisés
Les ruines résonnent-elles encore
Des pleurs, des cris de frayeur des assiégés
Que de chagrins, de misères, de souffrances
Subirent les martyrs de l'infâme Inquisition
Trouverons-nous les décombres rougis du sang versé
Sentirons-nous l'odeur des bûchers

Pourtant là-haut, tout là-haut
Ce n'est que le silence effrayant
Des ombres et des ruines enchevêtrées
Qu'un souffle glacé pour emporter quelques feuilles séchées
Que le soleil couchant pour draper de rose
Les pierres brisées

C.C.

Fred

Le vent charriait dans le ciel d'énormes balles d'ouate grise. Ils marchaient maintenant depuis une heure, ou peut-être plus.

"Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela" et Jeanne parlait, parlait, mais l'homme près d'elle avançait, un peu courbé, ne pipait mot peut-être par indifférence ou par fatigue. Il pensait au Viandox brûlant qui était déjà loin, ce bien-être à tenir la chope des deux mains pour tenter d'en garder la chaleur, se souvenant des mots qu'elle avait dits alors le regardant boire ses petites goulées : "C'est drôle les gens qui aiment le Viandox". Il était bien le seul dans l'estaminet, le seul au milieu des buveurs de petits blancs secs, de petits noirs noyés de gnôle en ce matin frileux. L'alcool, c'était pas son truc, peut-être à cause de l'histoire du père, mais c'était vieux tout ça. Même à l'usine à la pause : "Un coup de rouge, Fred ?" Mais non, même pas pour se sentir près d'eux, au milieu des collègues, un du groupe. Il se démarquait sans ostentation, sans fausse honte, décapsulant un Orangina, un Coca.

La montée n'en finissait pas. Les sapins en masse noire, pèlerine à peine brillante d'humidité, escortaient le sentier sans douceur. Jusqu'à présent la nature n'avait fait que semer des pierres, des bosses, des creux qui infligeaient aux chevilles, à tout le corps de plus en plus d'efforts.

" Il est à peine quatre heures, fit Jeanne, c'est presque nuit, c'est encore loin, vous croyez ? "

M-C. R

Minibusrusse

Espace inondé du sucre du ciel
Horizon dentelé par la taïga
Ornements de stalactites sur les fenêtres
Hostile extérieur
Nous fusons au-dessus des rivières de nacre
Lumière lait
Glace courbe les arbres
Les panthères des arbres
S'ouvrent sur la pampa du Nord
Panorama exalté d'azur
Des pousses de bouleaux rousses
Sont chevelures de femmes
Qui se lancent verticales
Hommage sensuel
Nature plantureuse et glacée
La forêt palpite comme un sexe engloutissant
Les passagers de vie s'y aventurant
La route est le canal qui nous conduit jusqu'à son antre,
Monstre hybride tentacule régulière aux épines cinglantes
Sombre sombre
Et puis un éclair dans une entraille offre un espace
Nous plongeons dans les liquides gelés de cette femme immense,
Figée par les siècles en mouvement
Mystère de ses insondables distances
Parcours détaillé d'une cellule à l'autre où l'on circule avec
Le louvoisement grisé d'un félin mythique.
Femme forêt élancée par-delà les âges je suis séduit par ta liberté,
Ton danger
Couleurs univoques
Élasticité
Solidité,
Fissures en toi
Fractures avérées
Tu retiens
Des mondes évasifs
Des contes vibrants
Un silence sous cloche
Je meurs pour toi
Dans une coquille roulante
D'amour du voyage
Je te veux.

S.N.

"Je ne crois pas à la valeur
des existences séparées.
Aucun de nous n'est complet en lui seul."

Bernard dans
Les Vagues (Virginia Woolf)

cursif, ive :
adj. 1792 ;
coursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute
écriture
représentant
une forme
rapide d'une écriture
plus lente".
(M. Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

"Traverser la différence.
Cela se peut."

cursives



cursif, ive : adj. 1792, coursif,
1532, latin médiéval cursivus,
de currere, courir. 1. Qui est
tracé à main courante. "On
appelle cursive toute écriture
représentant une forme rapi-
de d'une écriture plus lente".
(M. Cohen), Lettres cursives.
Subst. La cursive. V. Anglaise.
Ecrire en cursive. 2. Fig. V.
Bref, rapide. Style cursif.
Le Petit Robert.

Entre utopie assumée,
méthode et posture
philosophique, un
entretien à la découverte
d'une pratique d'écriture à
trois - trois proches de
Filigranes - sous une
signature unique,
"MALIBERT".

Retour sur un recueil paru
en 2013, *Demeterre*
(L'Harmattan Éditeur)

Le projet d'écrire à trois

Où il est question de la naissance d'un projet d'écriture à trois et du défi qu'il représente.

Ma : J'avais rencontré Bert dans le Vaucluse aux "Lectures sous l'arbre". Il y a eu au départ cette nuit dans le gîte où nous nous sommes racontées, où nous avons pris la mesure des différences mais aussi des directions parallèles de nos vies, et c'est cette rencontre qui m'a décidée de participer aux activités du *Scriptorium*¹, une association de poètes.

Bert : J'avais lancé à l'intérieur du *Scriptorium* en 2006, un appel pour une écriture collective de femmes dans l'idée d'intervenir au *Festival de poésie* de Lodève, vous étiez les deux seules à avoir répondu.

Le défi, c'est peut-être la trace gardée au niveau de l'écriture d'un engagement ancien dans l'extrême gauche, d'une tentative de collectif qui, pour une grande part, a abouti à des déceptions ou réorientation du regard.

L'idée de ne pas rester sur son propre territoire, d'aller vers un plus grand, plus vaste, qui contient et déborde l'expérience personnelle.

C'est comme la réalisation d'un ancien rêve, d'un désir, d'une conviction qu'une écriture de femmes est possible qui traverserait la vie en général avec un doigté et une attention particulière à "ces mots jamais dits ou dits seulement à moitié (..) à peine plus palpables que les ombres d'une phalène sur le plafond" (V. Woolf, *Une chambre à soi*)

Li : Moi, je venais de passer plusieurs années au sein de *Filigranes*, j'avais déjà ce besoin vital de groupe. À *Fili* l'échange était de mise et j'ai toujours pratiqué une forme de cannibalisme littéraire : je me nourris, je prends, je prends encore ! En plus elles étaient sympa toutes les deux.

Lodève, 29 juillet 2006. Voilà la date de naissance de Malibert et de notre premier écrit *Femmes nomades*. Quant à la nécessité de se donner un nom commun, elle n'est apparue que plus tard, lors de la signature du premier recueil, *Triptyque pour un visage*. On a avancé ensuite sans rencontrer de difficultés majeures, c'était magique. La joie de découvrir une autre façon d'écrire. Cela me convenait parfaitement. Je me sentais pousser des ailes !

Ma : C'était une façon d'approfondir le lien d'amitié, une façon aussi un peu curieuse, un peu voyeuse d'aller voir comment ça se passait chez les autres, cette folie d'écrire ! Et puis, je suis joueuse et toujours prête à faire des expériences nouvelles.

Le Scriptorium, association initiée par Dominique Sorrente à Marseille il y a plus de 10 ans. <http://www.scriptorium-marseille.fr/>

Bert : Malibert est une entité à trois visages. Bert est la part de moi-même en interférence avec Ma et avec Li. C'est l'histoire d'un nouveau visage, un "je" qui est nous et pas nous, qui pratique le "nouvoiment", qui trois fois écrit, trois fois respire. Non pas une expérience abstraite ou intellectuelle, mais on aimait se retrouver chez l'une ou l'autre, se prendre en photo, passer des jours entiers à relire et palabrer sur chaque mot.

Ma : Je me souviens et suis toujours connectée à cette sensation d'attention à l'autre, à la fois intense et relaxée, pleine de confiance. Magique ça l'était, ça le reste, ce sont des moments rares que nous avons vécus. De nouvelles sensations qu'il nous faut aller chercher, dans l'abandon toujours plus grand de nos blocages persos.



Un laboratoire à contre courant

Où l'on évoque l'idée du travail d'écriture et de parole, croisé comme une tresse.

Li : Il ne s'agit pas de juxtaposer un peu de l'une à un peu de l'autre. Nos écritures sont profondément

imbriquées. Pour le *Triptyque*, on a commencé par un premier texte en noir, puis au fur et à mesure des interventions de l'une et de l'autre (nos échanges sur Internet se font dans le sens Ma, Li, Bert), les trois couleurs sont apparues, ajoutant ceci, retirant cela, s'entremêlant.

Après une journée entière de travail, on se fait une bouffe, on se relit, on parle, on palabre jusqu'à trouver le mot qui nous réconcilie. Alors le texte redevient noir. Ça peut être rapide mais aussi très long.

Ma : *Triptyque* comporte plusieurs parties. "Triptyque", "Synoptiques", "Interstices", "Dyoptique."

Les interstices, seraient les interludes, des espaces où des voix off qui

sont encore nôtres, s'expriment, des échos de trois monologues mêlés, comme un effet vaguelette sur les galets après que la vague principale s'est retirée.

Bert : "Synoptique", c'est la mise en regard, en tension des portraits de chacune par les deux autres et qui portent l'effet du travail commun de mise en espace des écritures. Il n'y a pas une règle ou un mode d'emploi dans cette écriture collective : il y en a eu plusieurs.

Li : Mis à part le texte de démarrage où les mots qui arrivent d'abord, le travail qui consiste à apporter son brin est obligatoirement lié à ce qui a déjà été écrit. Il y a de la création mais le vagabondage est limité sauf si nous l'avons décidé.

Le nouvoisement oblige à faire un pas de côté. La surprise n'est pas de dire : "Ah mon dieu, c'est moi qui ai écrit ça !" mais "Ah mon dieu, comment ai-je fait pour attraper au vol le brin qui m'est lancé et m'en servir pour en tisser un autre qui poursuit son chemin !"

Ma : Chacune, avec sa sensibilité propre, accorde une place plus ou moins grande, soit au vocabulaire et au sens ; soit au rythme et aux sonorités ; soit aux jeux avec les mots, aux glissements qui s'opèrent quand on leur lâche la bride. Finalement on se complète d'une certaine façon et on avance vers une interprétation polyphonique qu'il nous faut accorder. Ce qui fait la difficulté et la richesse.

Où s'invente la réécriture

Ma : Bien souvent, c'est d'abord la lecture à haute voix qui permet de rectifier les coupures, les passages au vers suivant ; permet de ménager des blancs, de structurer différemment, d'essayer un autre ordre des paragraphes. Ensuite nous partageons nos souvenirs, expliquons nos références, expliquons ce que nous avons essayé de dire, ce à quoi nous faisons allusion. Et puis nous éliminons aussi... parfois beaucoup !

Bert : Quel est le mot qui dans le rythme du texte, dans son organisation, dans le son, s'intègre, se met en correspondance avec chacune ? Voilà la question.

Li : L'histoire de chacune a un impact en amont sur les choix de départ et peut influencer sur l'orientation que prendra le texte commun. Quand il y a convergence ou co-incidence, les mots finissent par se mettre en place ; ça s'emboîte, ça coule, et on dit : "c'est bon". Au fil du temps s'installe comme un "style" Malibert et c'est très surprenant.

Ma : Les mots sont plus que des mots. Derrière le mot, nous nous mettons d'accord sur une vibration ; nous suivons un sillage, une possibilité d'harmonique, un espace que nous laissons ouvert pour que le lecteur lui aussi puisse s'accorder à notre tempo, à notre couleur.

Et ce n'est pas fini.

Bert : ... plus on avance, plus on creuse du côté de nos différences. Ce qui veut dire inventer d'autres méthodes d'écriture, intégrer des différences de vécu, de pratiques. Il n'y a pas de mode d'emploi ! Il faut sans arrêt inventer le chemin. L'échange par Internet est à la fois la condition de possibilité de travail commun mais représente parfois une lourdeur quand il s'agit de nuancer un débat ou de retrouver la dernière version ou mise à jour d'un texte.

Li : On ne décrète pas : on démarre quelque chose ; on échange et puis un jour quelque chose tombe dans le

pot commun qui nous parle d'un peu plus près à l'oreille et au cœur et on se dit : pourquoi pas, on part de là, on essaie, on se remet en marche.

Dans le regard de l'autre, fonder un lieu commun...

*Où l'on aborde la notion de collectif,
le rapport à l'autre et les mobiles : s'y
noyer ? S'y cacher ? S'y protéger ?*

Li : S'y noyer non, s'y protéger non, parce qu'on travaille dans la confiance. Plutôt s'y rassurer, s'y découvrir, s'y construire.

Ma : Dénicher chez l'autre ce qui nous échappe, nous fuit, nous évite... Reconnaître ce qui nous hante ! Très vite, avec *Triptyque* m'est venue l'envie de témoigner de ce que je percevais comme une expérience unique. J'ai vécu par deux fois dans des communautés. Le "vivre ensemble" est pour moi un questionnement permanent. *Malibert*, c'est l'aventure de vivre ensemble par et dans l'écriture qui me donnait envie de rendre hommage à mes deux amies, pas de façon dégoulinante et obséquieuse, mais du fond du cœur.

Bert : C'est un travail d'écriture, pas un groupe thérapeutique, pas une introspection. Dans un premier temps, c'est un acte de naissance qui est comme un changement de niveau dans une spirale : la subjectivité "Malibert" est au-delà de chacune. Mais après cette étape d'autoconstitution, on passe à autre chose, à d'autres thèmes à découvrir dans nos recueils suivants !!

Où le collectif est tour à tour une nécessité et un défi ?

Ma : Si défi il y a, il s'enracine dans une utopie, un idéal, quelque chose qui nous motive et nous fait nous dépasser. *Malibert* a cette dimension, à la fois mythique, spirituelle et sociale qui me fait me sentir proche des cultures tribales. L'individu s'y épanouit tout en restant au service de la communauté. Mais le travail de l'individu dans la communauté donne naissance à quelque chose de plus grand que chacune des parties prenantes. Une + une + une ça ne fait pas trois, ça fait un plus grand que chacune des unes de départ. Voilà qui me plaît, me motive, même si je dois laisser de côté tous mes écrits " personnels " au moment où je suis MA.

Bert : L'idée de ne pas rester sur son propre territoire mais d'aller vers un plus vaste qui contient et déborde l'expérience personnelle. Le passage par *Malibert* transforme parce que cette pratique d'écriture est aussi un choix de vie, même si transitoire ou limité dans le temps et l'espace. Cela rejoint la tradition des stoïciens pour qui l'écriture de soi était un exercice spirituel - sauf que chez *Malibert* l'exercice est à la puissance trois !

Li : Je n'ai pas eu besoin d'intellectualiser cette démarche. L'occasion m'a été donnée et je l'ai saisie. Me concernant, pour qu'il y ait écriture poétique il faut qu'il y ait une émotion, une vision qui me mette en marche pour écrire. Les mots qui me sont tendus par mes amies, c'est la même chose que la floraison de mon cerisier : c'est une porte ouverte. J'aime

beaucoup travaillé comme ça. Une façon de rendre un peu de ce que j'ai reçu dans ce mouvement de va et vient où la générosité est palpable.

Une expérience plutôt féminine... ou simplement humaine ?

Où la question du genre est posée ou encore celle d'une démiurgie... à trois.

Bert : Pour *Demeterre*, on écrit à partir de la différence féminine, en même temps on ne publie pas pour un public de femmes, on s'adresse à une dimension universelle humaine mais c'est à travers un vécu féminin.

Li : Un homme, membre de notre groupe ? Pourquoi pas. Il ne faut pas confondre femme et féminin. Mais encore une fois, il n'y a pas eu de candidat au départ. Homme ou femme, il faut être capable d'accepter de perdre un peu de soi, de son écriture. Là est la difficulté surtout quand l'écriture est laborieuse et rare (je parle pour moi). Tout à l'heure je parlais de générosité, *Malibert* c'est aussi une école d'humilité.

Ma : Pour moi qui vis dans une forme de débordement, et cela est un tempérament qui concerne aussi bien le féminin que le masculin, je trouve l'expérience de l'élimination, de la suppression des passages, des digressions, très salutaire. Je n'ai pas l'impression de perdre quelque chose de moi, j'ai la sensation d'aller vers plus d'essentiel, un essentiel défini par trois perceptions, choix et volontés. L'essentiel à hauteur d'humain, c'est

toujours relatif ! Donc avec *Malibert* je m'exerce à différents essentiels !
Bert : On est dans une démarche intérieure, un travail sur soi, une démarche spirituelle...

Ma : ... que je relie à la maïeutique, la transformation donc "naissance" d'un soi toujours "remis à neuf", et puis à l'exercice du dialogue, qui peut faire lever les doutes ; exercice et reconnaissance de l'évidence de l'autre.

Bert et Li ensemble : Ce n'est pas toujours facile. C'est une entité qui vous surprend et participe d'une ouverture intérieure.

Ma : Démiurgie ? Oui. Un peu comme un enfant qui grandit, on le porte, on l'accompagne, il vous habite le cœur, l'esprit et la mémoire ; et depuis le moment de sa naissance, il devient impossible de penser à sa non-existence, sa vie est une évidence, et chaque jour vous nourrissez une pensée pour lui.

Bert : Mais un enfant dont on fait soi-même partie, avec qui on "fait corps", à la différence du démiurge. Faut-il parler d'immanence ?

Li : Je ne serais pas si catégorique bien que l'idée soit séduisante. *Malibert* reste un auteur qui a trois corps. Une partie seulement de nous le fait exister, même si elle est lourde d'une substance où se mêlent créativité, fantaisie, sentiments, contradictions. Tout ça est très humain.

Retour au singulier

Où l'influence des rayons gamma sur les marguerites est évoquée ; la circulation, dans le travail, des rythmes et des mots. Entre le collectif et l'individuel, l'impact de l'un sur l'autre, leur possible étanchéité.

Bert : La transformation de notre écriture personnelle. Une transformation tangentielle, parce que j'imagine ce que diraient mes deux amies si elles lisaient mes nouveaux brouillons !

Li : Pas d'étanchéité mais le passage du laboratoire à la "chambre à soi", chère à Bert. Pas de transformation mais, comme dans le sport, de l'entraînement, de l'émulation qui font qu'on devient plus habile. Attention cependant : l'impact qu'ont les mots sur l'autre peut être fâcheux si on n'y prend pas garde. Laisser traîner un mot dont la signification n'est pas maîtrisée peut entraîner des malentendus. Nous avons parlé de générosité, d'humilité, il faut ajouter application.

Ma : Un impact qui se situe dans l'élan de visiter certains thèmes seulement effleurés dans nos discussions. Une influence sensible plus sur le fond que sur la forme. Le terrain d'amitié de Malibert nourrit mon quotidien de pensées positives, de chaleur, c'est une présence forte dans mon environnement.

Bert : Malibert c'est en réalité quatre : Ma + Li + Bert + l'écriture qui produit aussi du sens, qui crée le lien entre nous. On se questionne : pourquoi ces mots, pourquoi c'est important qu'ils soient là ? On est amenées à parler de notre histoire, notre philosophie ou notre sens religieux. On pose notre sac à dos, on le vide là, on étale nos trésors, mais le but c'est pas seulement l'échange, c'est l'écriture. Et l'écriture réciproquement nous nourrit.

Malibert, une commune vision du monde ?

Où l'on se demande s'il faut avoir une même vision du monde pour travailler ensemble.

Bert : Malibert n'a pas une vision du monde mais de l'écriture. Celle-ci, on l'espère, trouve une unité même si elle est produite parfois dans la difficulté. Le lecteur peut y trouver quelque chose qui a à voir avec un voyage dans l'humain. À partir d'une expérience, d'un moment où chaque spiritualité, chaque vécu peuvent se réfléchir et se féconder. Une fois que le texte est écrit, chacune reprend son sac à dos et continue son chemin mais on est passé par cette expérience-là, cette pratique-là et c'est ineffaçable.

Ma : Dans le sac à dos que chacune reprend, il y a toujours un peu des deux autres. Ça ne me semblerait pas possible de faire comme si rien ne s'était passé, écrit. Et dans le sac à dos il y a aussi la promesse de se revoir, de continuer, de se retrouver

pour écrire, il y a un stock de méditations à venir et à échanger...

Bert : Je parlerais d'une communion de pensée qui serait plutôt une aspiration au dépassement de soi. Toutefois rien n'a été nommé ou verbalisé, c'est de l'ordre d'une pratique, d'un apport personnel. Voilà où Malibert exerce son "tranchant". Il fait coupure avec la pratique du moi-je et refuse à se nommer dans une écriture qui se réapproprie ce qui est devenu "bien commun".

Ma : Une communion de pensée, des principes ou valeurs partagés, mais aussi des expériences de femmes, des épreuves traversées, des devoirs assumés, des attentions, des émotions, des douleurs similaires, pas identiques mais équivalentes. On s'est choisies sans avoir passé d'annonces ni rempli de questionnaires de compatibilité, ça ne s'est pas réfléchi, ça s'est fait dans le flux de nos vies elles-mêmes.

Li : Nous nous étions suffisamment dévoilées, au début de cette aventure, dans nos écrits personnels d'avant pour avoir eu la certitude d'une grande proximité sans laquelle effectivement, rien n'aurait été possible. Cela s'est fait sans discours, ni effusion, très simplement.

Comme un air de...

Où l'on s'interroge dans quel registre lire l'expérience de Malibert : analytique ? en questionnement sur le Sujet, un sujet, des sujets, pas de sujet,

une machine désirante ? Qu'est-ce qui fait lien : l'écriture et la langue ? La fabrication d'une culture commune, une culture de paix ? Une éthique de la reconnaissance et de la réciprocité ?

Bert : Il y a circulation entre les sujets, l'écriture et le pôle Malibert. Le désir de chacune de sortir de soi. Ça revient sans arrêt. C'est une vérité qui n'est pas toujours facile à mettre en pratique, même des fois un peu douloureuse, que ce "vœu de mise en commun" avec des allers /retours, certains mots abandonnés, d'autres acceptés. C'est comme accepter l'étranger, l'inconnu, parfois ça grince ou résiste.

Le souci de la place de chacune, la reconnaissance de la différence, l'amitié même dans les désaccords font qu'il n'y a aucun conflit de pouvoir chez Malibert, jusqu'à maintenant en tout cas ! Et le renoncement à soi s'opère dans l'idée d'une avancée, d'un "grandissement".

Li : L'écriture est garante de notre amitié et inversement. Nous avons conscience de la fragilité de Malibert. Si nous ne faisons pas l'effort de l'attention à l'autre et de l'acceptation, tout peut s'écrouler.

Ma : Si l'on réfléchit à la notion d'auteur, c'est reposant de penser qu'il n'est qu'un instrument, un tuyau de pipe ou un os creux comme le disent les Indiens d'Amérique. Il permet le passage, le voyage de la parole. Il amplifie au besoin, mais il s'efface. Au sein de Malibert, je n'ai rien à prouver, aucune réputation d'auteur à défendre.

Où il s'agit de faire, non pas salon, mais société

Bert : Ce désir d'effacement pour laisser place à la production de l'écrit, au déploiement du langage s'inscrit pour une part dans un questionnement tel que mené par Foucault ou Barthes - mais le particulier chez *Malibert* c'est qu'il est porté à trois et amplifie la voix.

Li : Ce qui produit *Malibert* n'est pas différent du désir de tout écrivain qui se met à sa table de travail, dans le sens où le résultat c'est une production de sens harmonieuse, lisible. On écrit aussi pour un lecteur. Ce n'est pas un journal intime.

Ma : Nous ne décidons rien pour le lecteur. Il se trouvera éventuellement séduit (mais sans manœuvre de notre part), surpris, dérangé. Oui, nous serons heureuses qu'un espace se soit ouvert pour lui à l'issue de la lecture, mais rien de tout cela n'est déterminé à l'avance.

Bert : L'écriture est une adresse à l'autre avec un grand A, celui qui pourra, qui aura envie, qui voudra ! Après qu'est-ce qu'on veut ? Pas la séduction, plutôt l'étonnement. La fonction de l'écriture est-elle de reproduire des schémas existants ? De créer du nouveau donc forcément de la surprise ? Elle est aussi de transmettre quelque chose d'un vécu, d'une expérience, d'une vision du monde...

Ma : Faire société, c'est sous-entendre une culture qui nous lie, qui permet à chacune de s'inscrire dans une histoire et une identité, et qui permet aussi qu'on n'y reste pas enfermée. Dans ce sens-là, *Malibert* est parfaitement une société réussie ! Elle est forte parce qu'elle invente, et sera capable de trouver des solutions si jamais des crises devaient la mettre à l'épreuve. Une des épreuves est mon éloignement périodique, je vis à l'étranger plusieurs mois de l'année, et pourtant, nous surmontons ce handicap. *Malibert* fait société mais j'insiste sur la non hiérarchisation, sur la possibilité pour chacun de ses membres d'être auteur de sa vie tout en étant acteur reconnu et considéré de la vie commune. Et puis ce n'est pas une société communautariste de repli, ce serait plutôt l'outil, le levier pour une imagination politique innovante !

Ma : Il y a parfois l'idée qu'un auteur accompli a son style, reconnaissable entre tous et, une fois trouvé, qui ne le lâche plus... Écrire à trois avec trois styles différents, ça ferait collage, pas crédible, ratage, gaspillage... ou bien alors l'establishment conclura que nous ne sommes ni l'une ni l'autre des auteur(e)s accompli(e)s ! Peut-être faut-il sortir de ces clichés et penser aux auteurs comme Volodine ou Pessoa, penser aux nombreuses voix que nous portons en nous, à l'impersonnel de ces voix, à la part archétypale que nous pouvons exprimer ou adresser.

Où l'on se demande si, à l'inverse, l'on n'écrit pas finalement toujours seul ?

Ma : "Seule en train d'écrire", ça sonne comme solitude essentielle et rappelle les écrits de Blanchot. Seul(e) sans quoi nous ne saurions approcher l'espace littéraire. Une solitude plus essentielle qui ne serait pas le repliement ou le recueillement sur l'individuel. C'est justement ce rapport qui fait jouer l'impersonnel, cet espace où il n'y a personne ; c'est de cette façon que le "je", que le "nous" convoque le "on". C'est peut-être une des composantes du nouvoement, sauf que le nouvoement est démarche en conscience.

Bert : Est-on toujours seul quand on écrit ? Il y a du vrai là-dedans, c'est pourquoi toutes trois avons besoin d'un retrait, d'être seules face au texte, face à l'écriture, mais en tant que partie de *Malibert*, dans la relation au collectif. On réagit à ce collectif : il n'y a pas que la solitude, il y a aussi la circulation, l'échange. Une part de solitude qui s'intègre et qui est interpellée par l'écriture collective. Ce qui s'écrit dans le "seul" n'est

pas pareil à ce qui s'écrit "dans la tresse". L'écriture, branchée sur l'altérité, est sujet et objet de transformation. C'est là vraiment la démarche fondatrice : "ça marche" alors qu'il y a peu à voir apparemment entre nous, nos écritures, nos comportements sociaux, mais justement c'est cela qui produit "l'électricité". Parce que l'autre est autre et non alter ego, la rencontre est possible et pousse chacune à oser être soi-même dans cette confrontation guidée par l'amitié sans laquelle "impossible est la vie".

Li : Bien sûr, je suis seule quand j'essaie de trouver les mots pour capter la beauté de mon cerisier en fleur. De la même façon, quand ces paroles amies, qui font la chair de *Malibert*, me sont tendues, je suis seule pour aller chercher l'énergie de mots qui prendront non pas le chemin de l'oeuvre personnelle mais celle du collectif pour s'offrir à son tour. C'est une démarche solitaire qui a intégré la dimension solidaire.

Un entretien réalisé à partir de questions élaborées au fil des séminaires du printemps 2013.

*Arlette Anave, Jeannine Anziani,
Odette et Michel Neumayer.*

Les membres de Malibert habitent entre Var et Provence. Elles publient aussi en leurs noms propres : Béatrice Machet, Geneviève Liautard, Geneviève Bertrand. MALIBERT a publié...

"Triptyque pour un visage" (L'Harmattan, 2010)

"Tu n'as pas de maison" (Encres vives, 2010)

"Demeterre" (L'Harmattan, 2013)



Odette Neumayer, *De fil et de fer*

Tout était déchiré

*« Nos habits étaient abîmés,
j'avais pris deux pantalons et trois chemises avec moi.
Tout était déchiré »**

"Tout
était _____ déchiré"

Déchirée

la racine

Détachée

l'origine

La terre foulée sous son pied ne l'a pas fait naître

Exil

Il est en exil l'homme

sous un autre ciel

et son désir

comme entravé, son désir, sous le signe de l'eau

quand il réclame le feu

Obscur
son regard

Noir
profil arqué comme demi lune
Le souffle en appelle à la promesse

*Blanche
la Présence*

*Brûlure d'Absolu
à fleur d'âme*

Chaque pas est mystère

Nomade avancée dans l'inconnu

Horizon

sans cesse déplacé

Murs frontaliers défaits

pierre

à

pierre

3^{ème} partie
Ça chemine

dé-murés

mur-murés

Alors

Redessiner les contours d'un territoire
c'est jeu
d'ombres
et de mémoires

reportées

déjouées

réinventées

Chaque pierre

est parole en attente

Entre deux pierres

la musique d'une âme
Chuchotis de l'origine

"Tout

était _____ déchiré"

Eparpillée

l'histoire
accrochée de clocher en étoile

Fragments

vie celée entre deux herbes
échappée
par les trous de la chemise
ou.... ceux du rêve

Déchirée

la parole aux quatre coins du monde
Portée par le vent
tel un moulin à prières

"Tout

était _____ déchiré"

*Si ce n'est...
le présent de l'instant
sous le figuier
à l'heure sans ombre de midi*

G. B. (Juin 2013)

* "Histoire d'Ibrahim K., réfugié sierra-léonais en Guinée"

3^{ème} partie
Ça chemine

une nostalgie

toujours ce qui vient grandit,
monte en taille, arrive
et puis derrière passe,
tombe en un puits
ce qui part, lui,
est là soudain, nous parle,
baisse, s'amenuise,
jusqu'à n'être plus naturellement que de plus en plus rien
certains choisissent le sens de la route
dos à l'avenir j'avance
les uns viennent, arrivent
quand d'autres quittent
ce n'est pas la peur du destin,
car le destin ne peut qu'être
non une nostalgie

S. B.

La pensée de l'errance

À 17 ans, je voulais fuir la maison et quitter ce quartier malsain. J'étais mal dans ma peau et dans ma tête. Je savais que si je restais, je me perdrais. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Sûrement pour plusieurs raisons.

Primo, c'est que mon grand frère a fui avant moi ; et j'ai vu la souffrance qu'il a faite à ma mère. Elle, elle voulait qu'il reste. Secondo, je n'étais pas mûr pour le faire et, peut-être, manque de courage, de volonté ?

En plus un autre de mes frères avait besoin de moi. Je ne pouvais pas l'abandonner à son sort. Et pour finir, j'aimais trop ma mère pour la quitter.

Il y avait trop de problèmes à la maison pour que moi j'en rajoute une couche. Donc, j'ai glissé doucement dans le repli sur soi.

Et les mauvaises fréquentations du quartier aidant, je dérivais de jour en jour sans me rendre compte que je me noyais petit à petit.

les voyages
construire
refaire le monde
je le faisais dans mes pensées et mes rêveries.

Je ne suis jamais arrivé à me rebeller, à briser de gré ou de force ces chaînes qui m'empêchaient de prendre mon envol et partir loin de là, dans un endroit où je pouvais respirer, et être enfin moi-même, décider sur ce que je voulais faire de ma propre vie, être maître de mon destin. Parce que, directement ou indirectement, ce sont les autres qui ont décidé pour moi.

Moi, je n'ai pas su ou eu le courage d'imposer ce que je voulais faire de ma vie. Maintenant beaucoup d'années sont passées. Ce qui est fait est fait, on ne peut rien changer.

Un grand point positif de ma vie c'est que je suis resté près de ma mère et de ma famille et ça vaut bien tous les sacrifices, même si, au final, je l'ai gâchée un peu, ma vie.

M. L. mars 2013

*3^{ème} partie
Ça chemine*

Le courage de fuir

Tout quitter avoir ce courage
Ravaler mépris ou pitié
Se faire suivre du regard
Parfois dans le viseur d'une arme
Accéder par le dénuement
À d'âpres vérités sur soi

La tentation et la révolte
M'ont donné cette inspiration
Mais jamais je n'ai succombé
J'avais trop peur de la misère
Pauvre prisonnier de mes maux
Et des biens de ma vie bourgeoise
J'aspire à des extravagances
J'attends l'étoile qui me guide
Et qui doit venir me chercher
Aux creux si profonds des mensonges

Demain peut-être loin de vous
Je voyagerai sans bagage
Buvant l'eau des rares fontaines
Nourri de larcins aux vergers
Mais ivre du vent des montagnes
Qui me poussera vers les cimes
Mon cœur essuiera des orages
Tombé dans les champs dévastés

Je serai sale hirsute louche
Mes haillons sentiront mauvais
Je serai l'intrus l'inconnu
Désigné comme indésirable
Et il me faudra me cacher
Déguerpir braver la police
Comme un criminel en cavale

La nuit pourtant sous la Grande Ourse
Dans d'improbables braseros
Éclairant leur Cour des Miracles
Le feu allumera des yeux
Francs remplis de sollicitude
Des mains me tendront du vin chaud
Dans un tutoiement anonyme
Où se mélangeront nos langues
Et je me sentirai compris
Ô fraternités d'infortune
Partageant votre liberté.

J-J. M.

Lieu miroir

Six mois que ça dure pourtant j'y habite pas
Six mois que j'y suis sans y vivre pourquoi pas
Souvenirs fragiles fétus croqués à vif
Bornes indicateurs de mon frêle esquif
Point de rupture des eaux avec dégâts à l'amiable
Dans une chute de reins noyés inondables
Qu'est-ce qui au fond me dira
Si j'ai existé ici un jour ou pas ?

Du vide de l'air ajouter de l'espace à l'espace
Dépossédé et nu
Ce lieu me dit ce que je suis aujourd'hui devenue
Dépossédée et nue
Du vent de l'eau brasser de l'air élargir la place
De corps fumants en vides gonflables
Les murs de crépi blanc sont étouffante bavure
Alors badigeonner de bleu les erreurs meurtrissures

Six mois que j'y vis sans y croire une seule fois
Six mois que j'y suis pourtant je sais toujours pas
Si accrocher des rideaux aux fenêtres ou pas
Existence passée au tamis du goulot des balles perdues
Un endroit comme ce que je suis dans ma vie devenue
Perméable fantôme essayant de s'affranchir d'un non-lieu
Qu'est-ce qui au fond me dira
Si c'est ce lieu qui m'habite ou moi qui habite là ?

P. L.

Au-delà des murs

L'arbre décharné fait le mort. Je le vois bien à travers les barreaux de la cellule, au milieu de la grisaille mouillée de la campagne.

Depuis des heures, les cent pas me mènent de la porte au sabord ferrailé et du sabord à la porte fermée à triple tour.

Longtemps j'ai erré dans les rues de la ville, souvent j'ai fui jusqu'au fond des sous-bois pour trouver refuge sous le grand chêne.

J'ai pas à pas cheminé sur les sentiers tapissés de feuilles agonisantes, j'ai trébuché sur quelques pierres et chu au fond d'une crevasse.

Je ne suis plus qu'un corps égaré entre quatre murs porteurs de graffitis, des murs qui maintenant se rapprochent les uns des autres, se resserrent, rétrécissent la porte, étouffent mon espace. Je suis une branche malmenée par les vents diaboliques. L'angoisse m'étreint, je veux me reposer, dormir, oui je veux dormir... faire le mort...

Je suis Blanche-Neige, mais là dans leur chambre, les nains font les gros yeux, celui qui semble être leur chef me montre la sortie.

Incapable de leur dire d'où je viens, ni comment je me suis retrouvée sur leurs lits, je dois m'en aller. Mais les murs ont faim et rognent peu à peu la porte... Il n'y a plus que les fenêtres, grosses comme des œils-de-bœuf. Par-delà l'une d'entre elles, des feuilles se balancent et semblent m'appeler.

Je voudrais tant être souris... aussitôt, me voici trotinant très vite, me voilà grimant jusqu'à la lucarne pour m'y faufiler, puis courant sur la branche offerte. Je suis souris et m'échappe au nez et à la barbe des petits bonshommes. Dix pas, je respire.

Cent pas, me voilà homme... homme et vagabond...

Errant dans l'indéfinissable, je bats les pavés, je saute-mouton sur l'inconnu... Mille pas, de vague à l'âme à vague à bonds.

Je flotte entre deux eaux, entre deux je-ne-sais-quoi...

Soudain, là-bas, un phare. C'est mon arbre. Il agite ses feuilles, il n'est plus fâché.

À lui, je vais parler. Lui dire que j'ai volé les barrières de la cité et brisé les barreaux de la cellule. Dire que j'ai libéré la parole.

Un cliquetis dans la serrure. Une nuée de lettres s'envole pour se poser sur les branches de l'arbre requinqué. Au premier souffle, elles se mêleront. Oui, j'ai ouvert la prison des mots.

Dedans-Dehors, frontières aléatoires !

Partir, je veux partir de ce corps qui m'enferme
Je veux trouver la porte de sortie
trouver la serrure et sa clef magique.

... Et enfin, enfin, voler avec mes amis les oiseaux,
enfin grappiller les miettes de pain avec les fourmis
et fleurir avec ma sœur la jonquille.

Oui, je pars de ce trou à rats,
je me fous à la porte de moi-même.
Je me dépars de ce lieu qui m'a été donné.
J'ouvre une porte qui en ouvre une autre.

Prisme vers l'infini.
Ivresse de l'air nouveau.
Ivresse du cosmos étoilé où Jupiter flirte avec la lune.

Je me construis, me déconstruis
me servant des gravats intérieurs
pour créer une autre évidence.

Pas besoin d'agence de voyage ni de billet d'avion
pour aller en "terra incognita", au cœur du cœur de moi-même.
Là où la chair n'a plus besoin de mots pour se dire.
Là où elle est verbe - lumière - alléluia silencieux.

Les cinq sens déploient de nouvelles antennes
longues et multiples.
Elles s'entremêlent avec toutes formes
et ensemble tricotent le vivant.
Apparente folie de ces éparpillements.
Derviches tourneurs de mes errances
fureur meurtrières, joie fulgurante, tout est à sa juste place.

Je m'enfonce dans la mer bleue... Quelques brasses vigoureuses.
Goût de sel sur ma peau que je lèche. Soleil éblouissant.
Je nage au loin. Me dissous dans l'eau avec volupté.
Je me livre à elle,
comme je me livrerais à un jeune amant fougueux,
qui voudrait tout, y compris ma vie.

N. D.

3^{ème} partie
Ça chemine

Renaissance

Dans le courant de l'eau,
je sors de ma prison.

Je jette le filet, la nasse qui m'enferme
pour pêcher des poissons ruisselants d'écailles.

Je capte la beauté du monde dans le fouillis
de la déjection, de l'horreur, de la violence.

Mon regard nouveau me libère.
Mes mains ligotées ne sont plus des entraves.
Ma cellule étroite est une prairie où je gambade.
L'abîme du manque regorge de colliers de fleurs.
Le pardon m'est bénédiction.

Ma vie renaît d'une douleur, d'une déchirure.
Les pleurs sont ma première respiration.
Le souffle de l'expir divin est mon premier inspir,
mon premier expir construit l'humanité.

La paix se répand dans le tourbillon de l'eau,
je plonge dans la vie, lavé et fluide
son chant est joie, sa mélodie une danse.
Et le monde me sourit !

C. O.

Où trempe ma plume

Ici l'on pense.
On a tous un je ne sais quoi du marin
voguer, courir, il n'y a qu'un pas.
Naviguer en zone de turbulence
dans l'entre-deux porteur de conciliations.
Partir en laissant derrière soi ce qui colle à la peau,
mettre les voiles sans tenir de cap.
Y' en a assez de la juste mesure castratrice.
Soyons fous.

*Elle arrivait de Somalie Lili
sur un dinghy
terre en vue*

Ici l'on imagine.
Laisser briller la lumière du solstice
dans sa nef intérieure
à la recherche d'une nouvelle part de soi.
La tempête n'a pas de frontière,
elle a balayé l'espace, anéanti le temps.
Où jeter l'ancre ?

*Des mois d'errance
Lampedusa terre promise ?
Terre cimetière*

Ici l'on rêve.
La brume légère danse dès le matin,
enveloppant de ses voiles translucides
un pays qu'on croyait quotidien,
entraînant les arbres dans une valse lente
dont nul ne connaît la fin.
La vigne lance toujours ses vrilles
pour prendre appui à la lisière du rêve.

*Mourir plutôt que de rester
histoire tragique
Le monde des affaires feint l'ignorance*

Tel est le voyage où trempe ma plume.

C. L.

Errances

inspirées de Kenneth White

Nous avons passé outre
les attaques des vents anonymes
qui dessinaient des rides
sur nos cœurs fatigués
de marcheurs pénitents.
En tendant bien l'oreille
nous avons cru percevoir
une brise d'espoir.
Demain, nous franchirions
le passage tant attendus
Sur le fleuve apaisé de nos heures oisives
voguerait une paix inconnue.
Là-haut, le ciel ne nous montrait-il pas
les chemins de nos âmes égarées ?
Toute la nuit, nous l'avons contemplé
cherchant un signe de retour
plus concret
que celui de nos pas éphémères.
"Il faut trouver le courage
de franchir les obstacles"
c'était la chose à dire
à ceux qui nous accompagnaient,
qui partageaient notre peur
et notre espoir.

A. C.

Transfuges

Sous la peau
les souvenirs circulent
comme du sang

Gouttes
suintées brunes
comme la terre
retournée
des pas des hommes

quelques gouttes
sur les mots exsangues
les paroles livides

du corps glissant
dans les lointains
comme le jour dans la nuit

Sous le regard
quelques étoiles
percent
s'appuient sur l'ombre
lisse
à l'odeur de terre

Leur rumeur dilate l'espace
jusqu'aux os

murmure de l'aube

L'autre rive

A. P.

3^{ème} partie
Ça chemine

Quand tu partis...

nous ne savions rien encore
de la colline, de la mer, du ciel

rien
des aiguilles de pin
au bord du chemin
assemblages mutiques
bâtons, chiffres, lettres
l'à venir scellé

*mais toi, oui
déjà !*

rien
des sentiers de pierre,
dédale tranchant
qui sépare, qui coupe
au passage du dernier col

*mais toi, oui
déjà !*

rien
du silence des cimes
où, vent léger, pervers
te fit signe
l'appel de la haute mer

*mais toi, oui
déjà !*

A présent, *je te parle*

Je t'interroge
Je te demande

*Vois-tu
dans le bleu sans nom
le dernier phare à l'horizon
ange, corps, mémoire
figure de vent et de houle
Vois-tu son appel, battement d'ailes ?*

*Oui, me dis-tu
je le vois*

A présent, *je fais silence*

Ecrire
Te rejoindre

Là



*M.N. pour O.
Par les collines
De Carnoux vers Cassis et La Bédoule
(Octobre 2013)*

*3^{ème} partie
Ça chemine*

S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.



Commander d'anciens numéros

"Dans le multiple" (N° 85)
"Éloge de la relation" (N° 84)
"Nouvelles bouteilles à la mer" (N° 83)
"Si rien de radical n'advient" (N° 82)
"Passer outre" (N° 81)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

"Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos de la revue : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les détails des trois numéros de la saison 2014
"De l'encre et du papier. Au cœur de l'humain"
sont à découvrir sur www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 86 "Vagants extravagants" - Décembre 2013
Directeur de la publication : Michel NEUMAYER
Odette NEUMAYER (*Fondatrice † 2013*)
Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 - 1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Dépôt légal

Dépôt chez l'imprimeur le 4 décembre 2013.
Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE.
DÉPOT LÉGAL 4^{ème} trimestre 2013

Le site de la revue :

www.ecriture-partagee.com

Filigranes

revue d'écritures

Collectif
DE LA REVUE

Ariette ANAVE
Jeannine ANZIANI
Teresa ASSUDE
Claude BARRÈRE
Chantal BLANC
Christian CASTRY
Monique D'AMORE
Nicole DIGIER
Francis FINIDORI
Marie-Claude FOURNIER
Christiane LAPEYRE
Michèle MONTE
Agnès PETIT
Marie-Christiane RAYGOT
Françoise SALAMAND-PARKER
Anne-Marie SUIRE
Any SOUCHOT

Directeur
DE PUBLICATION
Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER
(Fondatrice 1973)

FILIGRANES
1, Allée de la Sainte-Baume
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6439)

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

n°86 : "Vagants extravagants"
(Décembre 2013)

Prix au numéro : **10 euros**
Abonnement 4 numéros : **30 euros**

Parution
quadrimestrielle

Fi